

« sortis et qui n'ont pris dans la République un  
 « rôle aussi énergique et aussi périlleux que pour  
 « y être les garants de ces intérêts populaires, sa-  
 « crifiés jusqu'ici sous les monarchies, sous les  
 « aristocraties, sous les oligarchies que nous avons  
 « traversées.

« Mais pour que ce sentiment ait son effet, pour  
 « que ces principes populaires deviennent des ap-  
 « plications utiles au bonheur et aux droits du  
 « peuple, que faut-il? La continuation possible en  
 « calme, en ordre, de cette confiance que vous  
 « nous avez donnée. Que pourrions-nous vous  
 « opposer? Rien qu'une seule chose, votre raison  
 « même! cette puissance de la raison générale qui  
 « se place seule ici entre vous et nous, qui nous  
 « inspire et qui vous arrête devant nous! c'est cette  
 « force morale invisible et cependant toute-puis-  
 « sante qui nous rend calmes nous-mêmes, indé-  
 « pendants et dignes en face de cette masse qui  
 « entoure ce palais du peuple défendu par sa seule  
 « inviolabilité. (Très-bien! crient les clubs mo-  
 « dérés.)

« Cette dernière barrière de notre indépendance,  
 « reprend Lamartine, comme gouvernement et  
 « comme hommes, nous la défendrons jusqu'à la  
 « mort si la compression de la multitude voulait la  
 « franchir! Et ce n'est pas pour nous, c'est pour  
 « vous surtout que nous péririons en la défendant!

« Que serait un peuple sans gouvernement, et que  
 « deviendrait pour le peuple un gouvernement  
 « avili? (Très-bien!)

« J'arrive aux trois questions que vous avez  
 « posées : un délai de dix jours de plus pour les  
 « élections de la garde nationale.

« Nous avons à cet égard dans des délibérations  
 « préexistantes, nous avons cru prévenir et les  
 « vœux légitimes du peuple et vos propres désirs.  
 « On nous avait représenté que cette masse impo-  
 « sante, solide, patriotique, républicaine de la  
 « population qui forme l'immense élément popu-  
 « laire de Paris n'avait pas eu peut-être le temps  
 « de se faire inscrire sur ces listes, et d'entrer ainsi  
 « dans le large cadre patriotique où nous voulons  
 « désormais enserrer toute la force publique. Nous  
 « avons d'abord ajourné à huit jours; nous avons  
 « ensuite ajourné jusqu'au 25 mars. Je ne puis pas  
 « me prononcer seul, et je ne le voudrais pas en ce  
 « moment sur les résultats de la nouvelle délibé-  
 « ration qui pourra avoir lieu sur cet objet; mais  
 « vous avez quinze jours en tout pour vous inscrire.

« Quant aux troupes, j'ai déjà répondu avant-  
 « hier à une des associations patriotiques dont  
 « vous faites partie : la question n'existe pas : il n'y  
 « pas de troupes à Paris, si ce n'est peut-être  
 « quinze cents ou deux mille hommes dispersés  
 « pour les postes extérieurs, pour la protection des

« portes et des chemins de fer, et il est faux que le  
 « gouvernement ait songé à en rapprocher de  
 « Paris. Il faudrait qu'il fût insensé, après ce qui  
 « s'est passé, après que la royauté déchuë a vu  
 « se fondre quatre-vingt mille hommes de troupes  
 « contre le peuple désarmé de Paris, pour songer à  
 « lui imposer avec quelques corps d'armée épars et  
 « animés du même républicanisme, des volontés  
 « contraires à vos volontés et à votre indépen-  
 « dance! Nous n'y avons pas songé, nous n'y son-  
 « geons pas, nous n'y songerons jamais. Voilà la  
 « vérité, rapportez-la au peuple; sa liberté lui  
 « appartient parce qu'il l'a conquise; elle lui ap-  
 « partient parce qu'il saura la garder de tout dés-  
 « ordre! La République à l'intérieur ne veut d'autre  
 « défenseur que le peuple armé.

« Mais quoique ceci soit la vérité aujourd'hui, et  
 « que nous vous déclarions que nous ne voulons  
 « que le peuple armé pour protéger ses institutions,  
 « n'en concluez pas que nous consentions jamais à  
 « la déchéance des soldats français. — (Non! non!  
 « bravo!) N'en concluez pas que nous mettions  
 « notre brave armée en suspicion, et que nous nous  
 « interdisions de l'appeler même dans l'intérieur,  
 « même à Paris, si des circonstances de guerre  
 « commandaient telles ou telles dispositions de nos  
 « forces pour la sûreté extérieure de la patrie!

« Le soldat, qui n'était hier que soldat, est au-

« jourd'hui citoyen comme vous et nous. — (Oui!  
 « oui!) Nous lui avons donné le droit de concourir  
 « par son vote de citoyen à la représentation et à  
 « la liberté, qu'il saura défendre aussi complète-  
 « ment que toute autre fraction du peuple!

« Quant à la troisième et principale question,  
 « celle de la prorogation à un terme éloigné de la  
 « convocation de l'Assemblée nationale, je ne con-  
 « sentirai pas à engager en rien ni l'opinion de mes  
 « collègues, ni surtout la mienne, sur une pareille  
 « mesure qui engage trop profondément, selon moi,  
 « les droits du pays tout entier. Je ne veux rien  
 « préjuger par respect pour notre indépendance,  
 « sur un décret qui tendrait à déclarer à la nation  
 « que Paris affecterait le monopole de la liberté  
 « et de la République, et qui nous ferait prendre au  
 « nom d'une capitale seule et sous la pression  
 « d'une masse bien intentionnée, mais impérative  
 « par son nombre même, la dictature de la liberté  
 « conquise ici par tout le monde, mais conquise  
 « par la France entière et non par quelques citoyens  
 « seulement! Si vous me commandiez de délibérer  
 « sous la force et de prononcer la mise hors la loi  
 « de toute la nation, qui n'est pas à Paris, de la  
 « déclarer pendant trois mois, six mois, que sais-  
 « je, exclue de sa représentation et de sa constitu-  
 « tion, je vous dirais ce que je disais à un autre  
 « gouvernement il y a peu de jours : Vous n'arra-

« cheriez ce vote de ma poitrine qu'après que les  
« balles l'auraient percée. (On applaudit.)

« Non, destituez-nous mille fois de notre titre  
« plutôt que de nous destituer de nos opinions  
« libres, de notre dignité, de notre inviolabilité évi-  
« dente, évidente en dehors, sachez-le bien, autant  
« qu'en dedans ! car pour qu'un gouvernement soit  
« respecté, il faut qu'un gouvernement ait non-seu-  
« lement le fait, mais l'apparence aussi de la liberté.  
« (Très-bien, très-bien.)

« Comprenez donc votre pouvoir dans le nôtre,  
« votre dignité dans la nôtre, votre indépendance  
« dans la nôtre, et laissez-nous, dans l'intérêt  
« même de ce peuple, réfléchir et délibérer de sang-  
« froid, adopter ou repousser les vœux dont vous  
« êtes l'organe auprès de nous. Nous ne vous pro-  
« mettons, je ne vous promets, quant à moi, que  
« de les peser dans notre conscience, sans peur  
« comme sans prévention, et de décider ce qui  
« nous paraîtra, non pas la volonté seulement du  
« peuple de Paris, mais le droit et la volonté de  
« toute la République. » (Très-bien.)

La députation applaudit ; quelques-uns de ses  
membres serrèrent les mains de Lamartine.

L'un d'eux lui dit : « Soyez sûr que le peuple  
« n'est là que pour appuyer le gouvernement pro-  
« visoire. »

Lamartine répond : « J'en suis convaincu ; mais

« la nation pourrait s'y tromper. Prenez garde  
« à des réunions de ce genre, quelque belles  
« qu'elles soient : les *dix-huit brumaire* du peuple  
« pourraient amener contre son gré les dix-huit  
« brumaire du despotisme, et ni vous ni nous, nous  
« n'en voulons. »

Un silence dans le groupe des clubs violents,  
des applaudissements dans le groupe des clubs mo-  
dérés, suivirent ces paroles. Mais les plus obstinés  
reprennent leur audace, et tendant évidemment à  
faire prononcer l'épuration de Lamartine : « Nous  
« n'avons pas confiance dans tous les membres du  
« gouvernement, crièrent-ils. — Si, si, dans tous !  
« dans tous ! répliquèrent les voix de Suau, de So-  
« brier et de Barbès, et une centaine de voix de  
« leurs amis. — Non, non. — Si, si. — Il faut les  
« contraindre, — il faut les respecter. » — Et mille  
autres cris contradictoires se partageaient les grou-  
pes. Les violences étaient aux bords des lèvres, dans  
l'accent, dans les regards. Les membres du gouver-  
nement restèrent impassibles. Barbès, attaché alors  
à Lamartine, Sobrier, Raspail, Cabet, se serrèrent  
dans l'espace qui séparait les deux partis. Blanqui  
restait immobile et paraissait plutôt calmer les  
siens qu'approuver leur insistance.

Cabet prit la parole, son discours fit une salutaire  
impression sur la foule. Barbès, Raspail d'autres  
encore appuyèrent les paroles de Cabet et défendi-

rent l'indépendance du gouvernement. Le désordre se mit dans les groupes, la confusion dans les avis, les cris de vive le gouvernement provisoire qui montaient de la place et qui témoignaient de l'attachement du peuple, firent réfléchir les hommes extrêmes. Ces clameurs leur apprirent que s'ils portaient la main sur le gouvernement cher au peuple, la vengeance du peuple ne tarderait pas à leur faire expier leur crime. Barbès, Sobrier, Suau, Cabet profitèrent de cet ébranlement de la colonne pour la faire refluer en arrière et pour délivrer le gouvernement de cette pression. Les clubs évacuèrent les salles et les escaliers. ils reprirent leur place devant la grille de l'Hôtel de Ville. le gouvernement appelé à grands cris par cent mille voix descendit à la suite de son président sur les marches extérieures du grand escalier. Il fut salué d'acclamations frénétiques au milieu desquelles on entendait prédominer les noms de Ledru Rollin et de Louis Blanc plus qu'à l'ordinaire. Lamartine averti ainsi que la faveur de la multitude la plus rapprochée s'adressait à eux, les laissa se présenter les premiers au peuple et s'envelopper de leur popularité. il s'effaça au second rang et ne reçut que de rares acclamations.

Louis Blanc harangua le peuple, le remercia de ce déploiement irrésistible de force dont il entourait ses dictateurs. Le peuple trompé par ces actions de grâces crut sincèrement qu'il venait d'accomplir un

acte d'adhésion patriotique et de faire un coup d'État contre les factieux, tandis qu'il venait d'exercer une pression séditeuse au profit d'une minorité des clubs et d'une minorité de Paris autour du gouvernement.

Les membres de la majorité du gouvernement feignirent prudemment de prendre cette manifestation pour ce qu'elle était dans l'intention du plus grand nombre. mais ils ne se déguisèrent pas à eux-mêmes le sens de cette journée, et ils commencèrent à se défier d'une influence qui avait tout et qui pouvait tout. Leur physionomie affectait la satisfaction et la reconnaissance pendant que leur âme était profondément ulcérée de l'audace et du succès de quelques meneurs. Paris lui-même ne s'y trompa qu'à demi. Depuis deux heures après midi jusqu'à neuf heures du soir la capitale vit défiler sur les boulevards, et dans ses principaux quartiers ce peuple désarmé de fusils mais armé de son nombre, qui ressemblait à une de ces migrations antiques transportant une nation tout entière des bords d'un fleuve à l'autre bord. Plus cette armée était calme, sobre, silencieuse, disciplinée, gouvernée par un mot d'ordre ignoré mais obéi, plus son aspect imposait à la capitale sans menacer personne. plus elle pesait sur la pensée de tous et disait aux yeux que Paris était désormais à la merci des seuls prolétaires. Mais elle disait aussi que ces pro-

létaires calmes dans leurs triomphes, généreux et civilisés dans leur force, animés de l'instinct de l'ordre, levés contre ce qu'ils croyaient l'anarchie pour soutenir un gouvernement qu'on leur disait menacé, n'étaient plus le peuple brutal de 1793 mais le peuple de 1848 présage d'une autre civilisation.

Lamartine sortit seul à pied à la nuit tombante de l'Hôtel de Ville. Il passa deux heures inconnu et mêlé dans la foule à l'extrémité de la rue Saint-Honoré sur la place Vendôme contemplant le défilé muet de cette multitude.

Les costumes de ces hommes étaient décents, leur pas militaire, leur physionomie inspirée d'un rayon de force et de paix. on voyait qu'ils craignaient d'effrayer les citoyens et les femmes. Terribles par le nombre rassurants d'esprit. Paris tremblait sous leurs pas. Pendant douze heures il n'y eut pas un cri démagogique, pas un signe de terreur, pas une insulte, pas une violence, pas un accident à déplorer dans cette foule. Elle respecta tout et elle-même elle se respecta.

#### X.

Lamartine rentra au ministère des affaires étrangères incertain de la signification que l'opinion publique donnerait le lendemain à l'événement. il

ne se trompait pas sur l'intention. il y voyait une défaite éclatante de la majorité modérée du gouvernement et une insolente oppression de quelques hommes, déguisée sous la forme d'un concours et d'un hommage à la République; une revue des forces de la minorité ultra-révolutionnaire de Paris commandée par quelques hommes qui voulaient contraindre et dominer la République par intimidation en exploitant l'enthousiasme réel et patriotique du peuple pour son gouvernement.

Il résolut de feindre de s'y tromper lui-même et d'avoir l'air de prendre pour une force ce qu'il prenait au fond pour une tyrannie. c'était le seul moyen de ne pas laisser Paris et la France se frapper de stupeur et désespérer de l'ordre public. Mais à partir de cette heure il sentit qu'il y avait deux esprits difficiles à concilier jusqu'à la fin de la dictature autour du gouvernement. Le programme des clubs qui consistait à perpétuer la dictature, à ajourner les élections, à mettre la France hors la loi, et à faire régner par certains hommes une seule ville et une seule classe de la population de cette ville, pouvait avoir des sympathies dans le cercle du gouvernement. Les clubistes, les délégués du Luxembourg, les émissaires du Club des Clubs, sorte de commissariat officieux qui servait d'intermédiaire entre le ministère de l'intérieur et l'esprit public, paraissaient imbus de cette idée que